

PLUME DE NATURALISTES



La nature en littérature



© Michel BARATAUD

Une rubrique du recueil annuel **numéro 8**
déc. 2024

SOMMAIRE

Le dernier des siens.

Sybille Grimbert.

présenté par : Cécile Denis p. 297

Claudine à l'école.

Colette.

présenté par : Michel Barataud p. 300

...et là, page 64, cette phrase glaçante: "Alors, allongé sur le macadam, je vis foncer vers moi, les deux soleils de la nuit."

C'est terrible!

Prenez un chewing-gum !

Merfi!

C'est fort!



Le dernier des siens

de Sibylle Grimbert

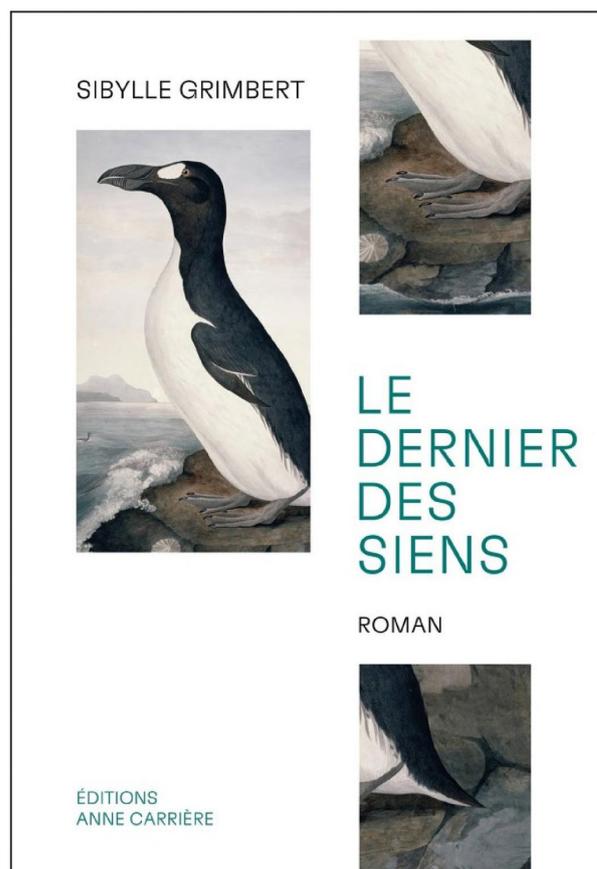
Par Cécile Denis

Le livre commence sur l'île d'Eldey, au large de l'Islande, par la description d'une chasse à la fois banale et terrible :

« De loin, seule la tache blanche de leur ventre se détachait sur la paroi de la falaise, surmontée d'un bec qui brillait, crochu comme celui d'un rapace, mais beaucoup plus long. Ils avançaient en balançant de droite à gauche ; on avait l'impression qu'ils prenaient leur temps, vérifiaient à chaque pas leur stabilité, et qu'à chaque pas ils rétablissaient leur corps par un roulement du bassin. Les hommes progressaient eux aussi avec difficulté, cherchant des appuis sur le sol détrempé et lourd de la petite île, le dos presque parallèle à la plage, bras et jambes écartés, comme des crabes géants en ligne face aux pingouins qui continuaient pourtant de se diriger vers le rivage à leur façon précautionneuse, totalement déplacée dans cette situation...

... Aujourd'hui, le ciel était d'un gris uni, et l'on voyait nettement, sous cette lumière plate, les silhouettes humaines et animales s'approcher les unes des autres sur la grève, puis, très vite, les hommes se jeter sur les oiseaux, certains les assommant avec des bâtons, d'autres les écrasant de tout leur poids, leur tordant le cou tandis qu'ils se débattaient. Quand les tueurs se

relevaient, ils emportaient les pingouins flasques, la tête coincée dans leurs poings, les jetaient sur un tas, et l'on pouvait distinguer les deux taches blanches entre leur bec et leur œil, comme des papillons posés sur la charogne. »



Grimbert Sibylle. 2022. *Le dernier des siens*. Ed. Anne Carrière. 220 p.

Auguste, le personnage principal de ce roman, assiste à la scène à bord d'une chaloupe où il récupère un pingouin blessé à l'aile, qui est vite enfermé dans une cage. Auguste, dit Gus, est loin d'imaginer que cet animal, qu'il emporte chez lui, va bouleverser sa vie de jeune scientifique, envoyé de France pour étudier la faune des Orcades en 1834.

Après des débuts difficiles, à force d'observations et de tentatives, Gus parvient à maintenir en vie son « protégé ». Au départ, Gus projette d'envoyer l'oiseau au musée d'Histoire naturelle. Mais au fil de rencontres, il apprend que le grand pingouin devient une espèce très rare et donc convoitée ; ses œufs, ses plumes et même les dépouilles se vendent à prix d'or. Gus comprend que la vie de l'oiseau est menacée et décide de le garder avec lui pour tenter de le sauver, de l'acclimater et de le faire se reproduire. Il le baptise Prosp et l'emmène tous les jours nager, une ficelle à la patte.

Suite à une agression, Gus est contraint de quitter les Orcades et s'installe aux Féroé. Il y rencontre Elinborg avec laquelle il se marie et bientôt, naîtront une fille puis un garçon. Dans leur jardin, un enclos est aménagé avec un plan d'eau pour Prosp, devenu pratiquement un animal de compagnie.

Gus se pose la question de la disparition des espèces qui, à l'époque, était inconcevable. Ainsi pense-t-il :

« La terre n'est que profusion. Certes, jadis, les mammoths... s'étaient éteints. Certes, les bêtes se transforment sans doute, les catastrophes les tuent ou, parfois, parce que les conditions autour d'elles changent, une espèce devient plus adroite et prolifère quand une autre s'amenuise. Mais la nature, si bien huilée, si bien équilibrée, empêche la fin de ce qui n'est pas nuisible à l'homme. Et d'ailleurs

la terre est si vaste que, peut-être, quelque part au milieu du Pacifique, ou dans les pôles gelés, sont cachées les espèces que l'on pensait mortes. »

C'est alors que Gus tente de retrouver des grands pingouins pour que Prosp puisse revivre avec les siens. Il part avec Prosp à Saint-Kilda où l'espèce était très abondante.

Mais la dizaine d'individus qui reste rejette sans appel ce spécimen venu d'ailleurs. Gus devient obnubilé par la quête d'autres grands pingouins, se renseigne auprès d'autres naturalistes qui le rassurent : il doit y en avoir d'autres à la surface du globe. Mais il apprend que les deux derniers grands pingouins de l'île d'Eldey ont été tués en 1844.

« Quelque chose le hantait, qu'il n'osait formuler. C'était douloureux comme ce qu'on regrette... Il ne s'agissait pas de ce que Gus avait fait, et pourtant il était responsable, puisqu'il était humain. Comment le dire ? Gus aurait mieux surmonté la disparition du grand pingouin s'il avait pu accuser un volcan, ou les orques, ou des ours blancs. Mais cet oiseau mourrait d'avoir été la matière première de ragoûts, de steacks noirs, d'huile qui n'était même pas meilleure que celle des baleines. »

Gus et sa famille quittent les îles Féroé pour le Danemark où Gus trouve un poste à l'université de Copenhague. Il y apprend que des grands pingouins subsistent quelque part au nord de l'Islande. Il décide alors d'embarquer avec Prosp auquel il s'identifie de plus en plus pour tenter à nouveau de le sortir de cette condition terrible d'être le dernier des siens. Sa quête sera vaine ; Gus se laissera presque mourir mais Prosp le sortira de cette profonde dépression avant de plonger pour toujours dans les eaux islandaises.

« Gus regardait les océans, immense surface plane d'où l'on avait aspiré les baleines en dessous de ciels vidés de leurs sternes. A ses heures perdues, il se prenait à réfléchir, sans l'avoir cherché, à un guépard stérile – et seul surtout – s'ennuyant à mourir dans une plaine d'Afrique. Les bruits autour de lui faisaient entendre un monde cacophonique, parce que la note du grand pingouin heureux manquait à son harmonie. Il voyait s'étaler devant lui un brouillon d'univers, le croquis raté d'un nouvel ordre sans aucune vie en plus, d'où les formes les plus drôles, les plus inattendues ou les plus belles – un artichaut, une panthère, une chauve-souris, une mandragore – s'effaçait, comme si chaque année il perdait une couleur. »

Ce roman très émouvant est le récit imaginaire d'une improbable amitié entre un humain et un animal que l'avidité et l'inconscience des hommes ont conduit à l'extinction, officiellement attestée en 1844.

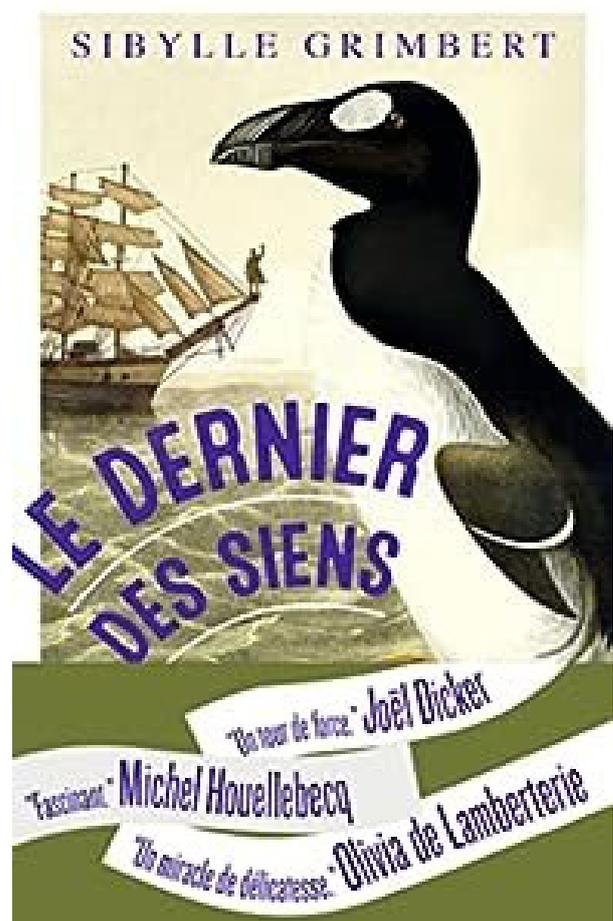
Le jeune naturaliste, au fur et à mesure qu'il s'attache à ce grand pingouin, se rend compte, sans pouvoir le concevoir, qu'il est sans doute dépositaire de l'un des derniers spécimens de cette espèce d'oiseau.

L'inacceptable devient réalité, l'éviter devient une obsession. Le jeune homme ne peut alors s'empêcher de se mettre dans la peau de l'animal, sachant pourtant que celui-ci n'a aucunement conscience de sa condition d'être le dernier des siens.

On pourrait craindre que l'écriture soit teintée d'anthropomorphisme mais il n'en est rien : l'oiseau est décrit en tant qu'animal, agit, réagit, vit sa vie, profondément bouleversée par les êtres humains.

Cette histoire est basée sur des lectures et des documents d'époque. Son intérêt

réside surtout dans la force des liens pouvant unir un homme et un animal et nous confronte à la disparition des espèces du fait des activités humaines, malheureusement devenue chose courante au XXI^{ème} siècle.



Grimbert Sybille. 2023. *Le dernier des siens*. Ed. J'AI LU. 224 p.

Claudine à l'école

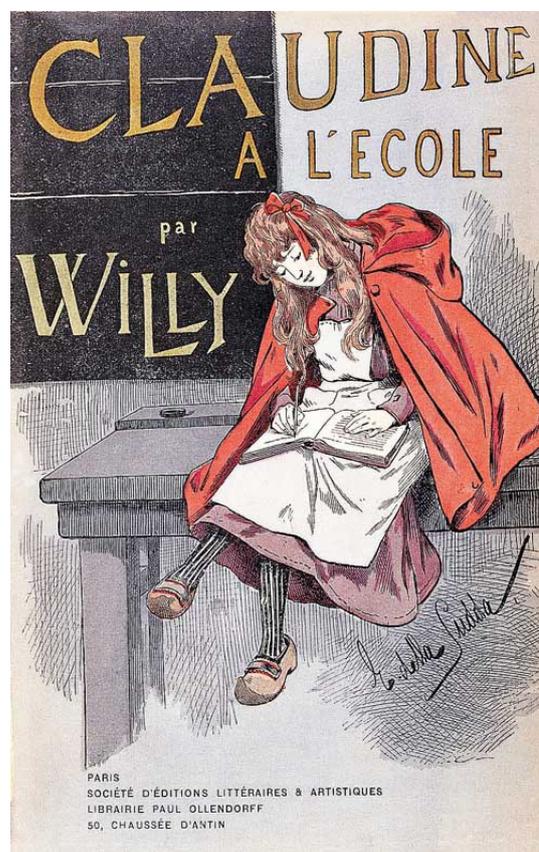
de Colette

Par Michel Barataud

Le charme, le délice de ce pays fait de collines et de vallées si étroites que quelques-unes sont des ravins, c'est les bois, les bois profonds et envahisseurs, qui moutonnent et ondulent jusque là-bas, aussi loin qu'on peut voir... Des prés verts les trouent par places, de petites cultures aussi, pas grand'chose, les bois superbes dévorant tout. De sorte que cette belle contrée est affreusement pauvre, avec ses quelques fermes disséminées, peu nombreuses, juste ce qu'il faut de toits rouges pour faire valoir le vert velouté de bois.

Chers bois ! Je les connais tous ; je les ai battus si souvent. Il y a les bois-taillis, des arbustes qui vous agrippent méchamment la figure au passage, ceux-là sont pleins de soleil, de fraises, de muguet, et aussi de serpents. J'y ai tressailli de frayeurs suffocantes à voir glisser devant mes pieds ces atroces petits corps lisses et froids ; vingt fois je me suis arrêtée, haletante, en trouvant sous ma main, près de la « passe-rose », une couleuvre bien sage, roulée en colimaçon régulièrement, sa tête en dessus, ses petits yeux dorés me regardant ; ce n'était pas dangereux, mais quelles terreurs ! Tant pis, je finis toujours par y retourner seule ou avec des camarades ; plutôt seule, parce que ces petites grandes filles m'agacent, ça a peur de se déchirer aux ronces, ça a peur des petites bêtes, des chenilles velues et des araignées des bruyères, si jolies, rondes et roses comme des perles, ça crie, c'est fatigué, insupportables enfin.

Et puis il y a mes préférés, les grands bois qui ont seize et vingt ans, ça me saigne le cœur d'en voir couper un ; pas broussailleux, ceux-là, des arbres comme des colonnes, des sentiers étroits où il fait presque nuit à midi, où la voix et les pas sonnent d'une façon inquiétante. Dieu, que je les aime ! Je m'y sens tellement seule, les yeux perdus loin entre les arbres, dans le jour vert et mystérieux, à la fois délicieusement tranquille et un peu anxieuse, à cause de la solitude et de l'obscurité vague... Pas de petites bêtes, dans

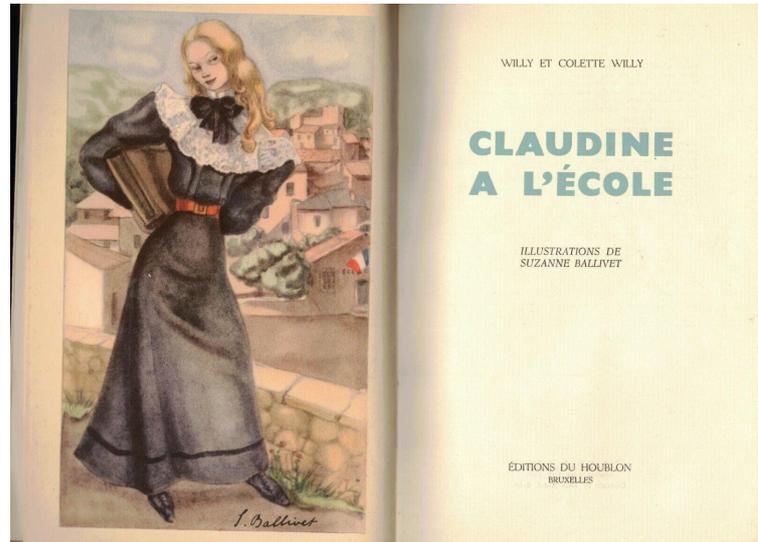


Editions Princeps, Paris. 1900.

ces grands bois, ni de hautes herbes, un sol battu, tour à tour sec, sonore, ou mou à cause des sources ; des lapins à derrière blanc les traversent ; des chevreuils peureux dont on ne fait que deviner le passage, tant ils courent vite ; de grands faisans lourds, rouges, dorés, des sangliers (je n'en ai pas vu) ; des loups - j'en ai entendu un, au commencement de l'hiver, pendant que je ramassais des fânes, ces bonnes petites fânes huileuses qui grattent la gorge et font tousser. Quelquefois des pluies d'orage vous surprennent dans ces grands bois-là ; on se blottit sous un chêne plus épais que les autres, et, sans rien dire, on écoute la pluie crépiter là-haut comme sur un toit, bien à l'abri, pour ne sortir de ces profondeurs que toute éblouie et dépaysée, mal à l'aise au grand jour.

Et les sapinières ! Peu profondes, elles, et peu mystérieuses, je les aime pour leur odeur, pour les bruyères roses et violettes qui poussent dessous, et pour leur chant sous le vent. Avant d'y arriver, on traverse des futaies serrées, et tout à coup, on a la surprise délicieuse de déboucher au bord d'un étang, un étang lisse et profond, enclos de tous côtés par les bois, si loin de toutes choses ! Les sapins poussent dans une espèce d'île au milieu ; il faut passer bravement à cheval sur un tronc déraciné qui rejoint les deux rives. Sous les sapins, on allume du feu, même en été, parce que c'est défendu ; on y cuit n'importe quoi, une pomme, une poire, une pomme de terre volée dans un champ, du pain bis faute d'autre chose ; ça sent la fumée amère et la résine, c'est abominable, c'est exquis.

J'ai vécu dans ces bois dix années de vagabondages éperdus, de conquêtes et de découvertes ; le jour où il me faudra les quitter j'aurai un gros chagrin.



Editions du Houblon, Bruxelles. Vers 1950.

Certaines œuvres littéraires se servent de la nature comme cadre, mais sans en témoigner avec une approche sensible, sentant le vécu.

C'est tout le contraire avec les premières pages de ce tout premier roman écrit par Colette en 1900.

« Claudine à l'école » décrit l'adolescence d'une jeune fille éprise de liberté dans un petit village : un témoignage historique de modestes vies humaines, dont l'introduction est un petit bijou de description d'escapades buissonnières.

Je me souviens de la fulgurance éprouvée lors de la découverte de cet extrait - sous le titre « Les bois de la Puisaye » - dans mon livre de classe de cinquième : un écrivain pouvait donc avoir vécu exactement ce que je vivais chaque dimanche dans la forêt de Vieillecour de mon Limousin natal ! Une rédaction inspirée de ce texte m'avait alors valu la meilleure note que j'ai dû recueillir en français durant toute ma scolarité ; sans doute la transcendance du vécu avec passion...

Bien plus tard, je me décidais à lire en entier le roman, et je fus fort surpris de constater que passé cette introduction

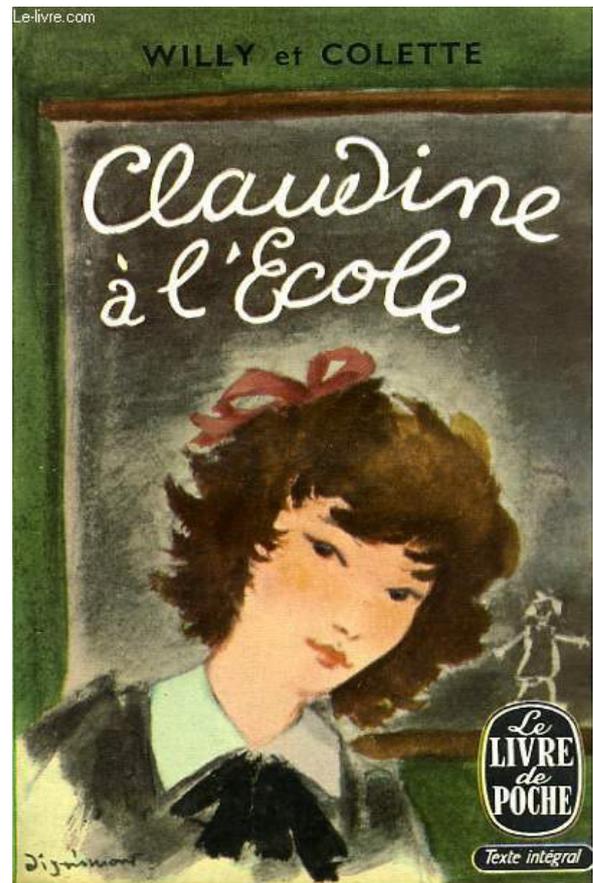
au ressenti intact, je plongeais dans un contexte bien différent, par ailleurs raccord avec le titre... J'entrais alors avec délice dans le monde de Colette...

La première édition de Claudine à l'école a été publiée sous le nom d'écrivain de son mari, Willy, qui l'utilisait (parmi d'autres) comme prête-plume ; ce n'est qu'après 1923, bien que séparée de Willy depuis 1905 et divorcée en 1910, qu'elle signera seulement « Colette », après avoir signé plusieurs romans « Colette Willy » : il n'était pas facile, même plusieurs décennies après George Sand, de se faire une réputation d'écrivaine à cette époque.

Toute la puissance évocatrice de Colette est contenue dans cette introduction de « Claudine à l'école ». Ses mots savent nous faire sentir les odeurs, les saveurs, les textures ; nous voyons ce « jour vert et mystérieux », notre cœur saigne aussi des grands bois qui tombent...

A la lumière de notre expérience naturaliste, nous pouvons bien sûr esquisser un sourire à la lecture de ces « grands bois qui ont seize et vingt ans » ; mais la poésie n'a que faire de la comptabilité temporelle. Comment ne pas se couler avec volupté dans nos souvenirs d'enfance, faits de découvertes animales, de sensations végétales, de fusions forestières, de refuges contre l'orage... Car, définitivement, l'enfance (si elle est bien vécue...) est notre paradis perdu, la palette qui teintera nos émotions futures.

Merci Colette. « Les bois de la Puisaye » m'ont procuré bien plus qu'une bonne note en français.



Editions du Livre de poche. Années 1960.



Editions du Livre de poche. Années 1980.